

CAMILLE DOREAU

L'HÉRITIÈRE DU  
NOYAU

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir  
le jour :

DOREAU ÉLODIE  
CHASSAGNE ELODIE  
JACQUET CAMILLE  
MAILLET SHELLEY  
OUVRARD JOËLLE  
CLÉMENT SYLVIE  
PIPIER JULIEN  
PICHON MATHIS  
PRINET MANON  
CAPELLE CHRISTINE  
BEYNAT ANNE MARIE  
OUVRARD JEAN  
RENAUD ALEXANDRINE  
BIELE EMMANUELLE  
DOREAU NICOLAS

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520267

Dépôt légal : avril 2026

## Chapitre 1

Je dois tout abandonner. Mes amis. Ma famille. Ma ville. Et plus encore, ce que je croyais être, ma manière de penser, de regarder le monde, d'habiter ma propre vie.

À vingt et un ans, en troisième année de médecine, je suis sommée de renoncer à tous mes rêves. Non par choix. Par nécessité.

Ma vie se brise sans préavis, sans douceur. Une colère sourde enfle dans ma poitrine, brûlante, corrosive. Mais je m'ensevelis aussitôt. Ici, la colère est une faiblesse que l'on ne pardonne pas.

Devant mon immeuble d'étudiante, une limousine noire m'attend. Immobile. Silencieuse. Elle ne klaxonne pas, ne manifeste aucune impatience. Il ne me reste qu'à refermer ma valise pour être conduite vers ce qui doit désormais s'appeler *chez moi*.

Derrière moi, tout ce que j'ai construit s'effondre : les souvenirs, les projets, les ambitions patiemment élaborées. Tout doit disparaître. À cause d'un mensonge.

Pas un de ces mensonges dérisoires de l'enfance, ceux que l'on improvise à huit ans, les lèvres encore tachées de chocolat, jurant avec aplomb que le bonbon disparu n'a jamais franchi notre bouche. Non. Un mensonge suffisamment vaste pour détruire une vie. Suffisamment ancien pour qu'il soit devenu une vérité officielle. Et suffisamment cruel pour exiger, aujourd'hui, que je paie à sa place.

Ma charmante mère. Isabelle Valun. Stérile. Célibataire, et obsédée par l'idée d'avoir une fille. Elle aurait tout accepté pour combler ce vide. Absolument tout. Même l'irréparable. Elle m'a volée quelques heures après ma naissance, m'arrachant à une vérité que je n'ai jamais eu la chance de connaître. Elle m'a élevée dans un mensonge soigneusement entretenu, un mensonge si constant qu'il en est devenu ma réalité. J'ai grandi à ses côtés. J'ai appris. J'ai ri. J'ai vécu. Et, surtout, j'ai été aimée, d'un amour profond, viscéral, indiscutable. Mais à quel prix ?

Vingt et un ans plus tard, j'apprends que mes parents biologiques ne m'ont jamais abandonnée. Qu'ils m'ont cherchée. Longtemps. Avec acharnement. Jusqu'à me retrouver. Et soudain, tout s'écroule. Car le problème ne se limite pas à avoir vécu une vie qui n'était pas la mienne. Le véritable problème, c'est elle. La femme qui m'a donné naissance appartient au Noyau. À l'élite.

Cinquante piliers pour un seul peuple. Une devise gravée dans le marbre, récitée comme une prière, répétée comme une promesse. Elle incarne les cinquante familles chargées de préserver l'harmonie du pays, ou du moins, l'illusion de celle-ci. Et ma mère biologique est l'un de ces piliers.

J'ai donc appris que la petite Adèle, quelques heures à peine, fille de Suzanne et Richard De-Beaumont, recherchée par tout un pays, c'était moi.

Je n'ai pas eu le droit de parler. Dans le Noyau, on n'explique pas. On n'argumente pas. On n'écoute pas. On décide.

Le Noyau. Le cœur du système. Le sommet vers lequel tout le monde lève les yeux. Un monde fermé, verrouillé, inaccessible. Un privilège transmis par le sang, sanctuarisé par la naissance. Si tu n'y es pas né, tu n'y entreras jamais. Et moi, j'y suis née sans jamais y vivre. Exilée avant même d'avoir respiré.

Alors que je referme mes valises, un sentiment d'injustice me serre la poitrine, violent, presque étouffant. Je ne connais pas encore ce monde qu'on m'impose, mais je le sens déjà : il ne m'aimera pas. Et je ne l'aimerai pas davantage. Il y a dans cette obligation quelque chose de froid, d'arrogant, de profondément incompatible avec ce que je suis devenue.

Je descends les marches de mon immeuble une dernière fois. Chaque pas résonne comme une renonciation. En franchissant la porte d'entrée, je tends mon badge au gardien. Il me sourit poliment, sans savoir que ce geste anodin est une rupture nette. Définitive. Un fragment de vie que je rends sans possibilité de retour.

Puis je me dirige vers la limousine noire qui m'attend, silencieuse, lustrée, presque ostentatoire. Toute la scène a quelque chose d'obscènement théâtral. Ça sent l'argent à des kilomètres. Le pouvoir. L'assurance tranquille de ceux qui n'ont jamais eu à demander la permission.

Je m'arrête une seconde avant d'ouvrir la portière. Assez longtemps pour comprendre que, quoi qu'il arrive, ce monde ne m'aura jamais vraiment choisie. Il me récupère. Comme on réclame un bien égaré. Et je monte, le dos droit, le cœur en colère, déjà certaine d'une chose : ils m'ont peut-être fait naître au Noyau, mais je n'ai aucune intention de m'y plier sans résister.

Un homme en costume s'empare de mes bagages. À en juger par la coupe impeccable du tissu, il vaut probablement plus cher que tout ce que je possède. Il les glisse dans le coffre avec une précision mécanique, sans un mot, sans même un regard. Un autre m'ouvre la portière et m'invite à prendre place d'un geste parfaitement maîtrisé.

C'est à cet instant précis que je comprends. Ce n'est pas un chauffeur. C'est un garde du corps. Le véritable chauffeur, lui, est déjà

installé au volant, le regard fixé droit devant, comme s'il faisait corps avec la voiture. L'homme aux bagages prend place à côté de lui, à l'avant. La portière se referme sur moi dans un bruit feutré, presque irréel.

Et nous voilà en route pour Gledel.

Gledel. Une ville résidentielle hors du monde. Le refuge officiel du Noyau. Un territoire interdit, invisible pour le reste du pays. Aucun citoyen n'y a jamais mis les pieds. On n'en connaît que des fragments, des villas immenses aux façades parfaites, des jardins trop verts pour être honnêtes. Un décor de privilégiés. Un monde pensé par eux, pour eux. Un monde qui n'a jamais été conçu pour quelqu'un comme moi.

— Qui êtes-vous ? demandé-je à l'homme assis à côté de moi, la voix plus sèche que je ne l'aurais voulu.

Il tourne légèrement la tête dans ma direction. Pas assez pour me regarder vraiment.

— Mademoiselle, je suis votre garde du corps personnel. Mon devoir est de veiller à votre sécurité et de m'assurer que l'ensemble de vos besoins soit exécuté au quotidien.

Chaque mot semble pesé, récité. Une fonction. Pas une personne.

— Je n'ai en aucun cas besoin de vous.

Il n'esquisse aucune réaction. Pas une tension. Pas un battement de cils. Comme si mon avis n'entraît pas dans l'équation. Mon téléphone vibre. Puis encore. Le nom *maman* s'affiche sur l'écran. Je détourne le regard, la mâchoire crispée. Je n'ai aucune envie de lui parler. À cette femme qui m'a aimée. À cette femme qui m'a menti. Elle a appelé une trentaine de fois. Peut-être plus. Je n'ai jamais décroché.

Je laisse l'écran s'éteindre une fois de plus. Dans cette voiture lancée vers Gledel, je comprends une chose avec une clarté douloureuse : même mes silences ne m'appartiennent déjà plus.

Je devine ce qu'elle ressent. Elle doit être bouleversée. Déseparée face à la tournure irréversible que prennent les événements. Peut-être terrorisée à l'idée de me perdre une seconde fois.

Mais cette pensée ne m'arrache aucun pincement au cœur. Son mensonge. Son geste. Tout ce qu'elle a fait pour obtenir sa fille chérie est impardonnable. Peu importe l'amour qu'elle m'a donné ensuite, peu importe les années, les souvenirs, les preuves d'affection. Rien n'efface un acte fondateur aussi violent. Elle a détruit ma vie. Je sais ce qu'elle espère. Que je décroche avant son procès. Avant cette audience qui l'enverra, très probablement, derrière les barreaux pour plusieurs années. Elle veut une dernière voix, un dernier pardon arraché à la hâte. Mais je n'en ai ni la force, ni l'envie.

— Veuillez me remettre ce téléphone, s'il vous plaît.

La voix de l'homme en noir tranche l'espace clos de la voiture.

— À Gledel, vous disposerez de tout le nécessaire. Pour le bien de tous, il va falloir vous défaire de votre ancienne vie.

Je le regarde, hébété. Les cils battants, lentement, comme si mon cerveau refusait encore d'admettre ce que je viens d'entendre.

— Pardon ?

Aucune réponse. Pas même un regard.

— Hors de question. Il y a toute ma vie dedans, dis-je, étonnamment calme. Comme si le ton pouvait encore servir à quelque chose.

Je n'ai pas le temps d'achever ma phrase. Il m'arrache le téléphone des mains d'un geste net et le glisse dans un bac broyeur dissimulé dans l'îlot central de la limousine. Le mécanisme s'active aussitôt. Le bruit est bref. Sec. Définitif. Quelque chose se brise en moi.

— Mais ça ne va pas Non ? Vous pétez les plombs ? C'est quoi votre problème ?

Ma voix claque, incontrôlée cette fois. Lui ne réagit pas. Il reste parfaitement immobile. Silencieux. Maîtrisé. Cette absence de réponse m'humilie plus qu'elle ne me met en colère. Comme si mon opinion n'avait jamais compté. Comme si je n'avais jamais existé autrement que comme un objet à récupérer. Un dossier à remettre à sa place.

Comme si ma vie d'avant n'avait aucune valeur. Je détourne le regard et fixe le paysage qui défile derrière la vitre teintée. Les immeubles, les rues, les gens deviennent flous, avalés par la vitesse. J'inspire lentement, cherchant à contenir la frustration qui me brûle la gorge et la poitrine. Ils ont pris mon téléphone. Mais ce qu'ils viennent vraiment de m'enlever, c'est bien plus que ça.

Mes souvenirs défilent sans ordre, comme des images mal fixées sur une pellicule trop usée. Mes vingt et un ans me glissent entre les doigts, impalpables, déjà en train de m'échapper. Tout ce que j'ai patiemment construit vacille, puis s'effondre. Moi qui rêvais de devenir chirurgienne. Moi qui ai compté les nuits blanches, les heures d'étude, les sacrifices consentis sans jamais douter du but. Tout s'arrête ici. Brutalement. Sans appel.

Il n'y aura pas de salle d'opération. Pas de blouse blanche. Pas de futur choisi. Je pense à Solenne. Ma meilleure amie. Mon point d'ancrage. Celle qui savait quand parler, quand se taire. Je n'ai même pas pu lui envoyer un message pour la prévenir, pour lui dire que je disparaissais sans explication. Elle va me manquer plus que je ne l'aurais cru. Bien plus que ce que j'étais prête à admettre. Nos révisions interminables au café du coin, les tables collantes et les cafés trop forts. Nos sorties improvisées pour respirer, pour oublier quelques heures la pression. Cette série commencée un soir d'épuisement, que nous ne finirons jamais ensemble.

Ces détails dérisoires qui, soudain, deviennent essentiels. La tristesse me submerge, lente, lourde, insidieuse. Je sens les larmes monter, prêtes à trahir ce que je m'efforce de contenir. Mais je les ravale. Pas maintenant. Pas ici. Pas devant eux. Je quitte mon monde pour un autre.

Un univers luxueux, lisse en apparence, saturé de règles implicites et de codes que je ne maîtrise pas encore. Un monde que je ne connais pas, mais auquel je vais devoir me plier. Me taire. Apprendre à respirer autrement. Je ferme les yeux un instant, comme pour graver ce que je perds avant qu'on ne me l'arrache définitivement. Puis je les rouvre.

Quoi qu'il m'attende à Gledel, une chose est certaine : rien de ce que j'étais n'y a été prévu.

*Chapitre deux*

Après des heures de route qui me semblent interminables, ponctuées de brefs assoupissements et de sanglots étouffés que je tente de dissimuler derrière le dossier du siège, nous arrivons enfin à Gledel. Le silence est absolu dans la voiture. Depuis l'incident du téléphone, aucun mot n'a été échangé avec le garde du corps. Son immobilité me pèse autant que sa présence. Chaque regard échangé serait une défaite.

La demeure apparaît enfin, massive, imposante, parfaite. Les lignes de la façade sont symétriques, chaque fenêtre étincelante, chaque pierre placée avec un soin obsessionnel. Le portail s'ouvre automatiquement, comme s'il avait reconnu la plaque d'immatriculation de la limousine avant même notre arrivée.

Je n'avais jamais vu ça. L'idée me fait presque sourire. Il suffirait de modifier une plaque, de falsifier un détail, pour franchir cet écran de luxe. Rien d'inviolable, finalement. Juste une illusion de sécurité, soigneusement entretenue pour faire croire à la puissance, à la perfection, à la domination.

Nous avançons au pas le long d'une allée pavée, bordée d'un jardin qui s'étend sur plusieurs hectares. Des haies taillées au millimètre, des fontaines silencieuses, des statues figées dans une éternité glaciale. Tout est trop. Trop grand. Trop lisse. Trop parfait. Chaque détail hurle la richesse et le contrôle. Chaque allée, chaque mètre de pelouse est un rappel silencieux : je suis une étrangère ici.

Je détourne le regard de l'immense portail qui se referme derrière nous et inspire. L'air est étrangement immobile, comme si même le vent craignait de troubler cette perfection. Je sens un frisson me parcourir l'échine, une intuition que ce monde, derrière ses murs dorés, ne sera ni indulgent, ni accueillant. Et pourtant, je dois m'y plier. Je dois traverser cette façade impeccable pour découvrir ce qui m'attend derrière, même si chaque pas me rappelle que je n'y suis pas née pour appartenir.

C'est donc ça, ma nouvelle vie. Un décor qui ferait rêver n'importe qui.

*Pas moi.*

Je n'ai aucune envie d'être ici. Aucune envie, non plus, de quitter ce siège, même si j'y suis clouée depuis près de six heures. Tant que je ne descends pas, ce monde reste à distance. Suspendu. Théorique. Il ne m'a pas encore totalement avalée.

Rester assise, c'est retarder l'inévitable. C'est faire comme si, l'espace de quelques secondes encore, je pouvais reculer. La portière s'ouvre. Le chauffeur m'invite à le suivre d'un geste discret, presque respectueux. Je m'exécute en le fusillant du regard. Il n'y est pour rien,

je le sais. Ce n'est qu'un rouage de plus dans cette mécanique parfaitement huilée. Son travail l'y oblige. Et, à en juger par son expression neutre, il n'éprouve pas le moindre sentiment de culpabilité.

L'homme aux bagages nous emboîte le pas. Nous pénétrons dans la demeure par une immense porte de métal sombre, lourde, silencieuse. À l'intérieur, tout est vitré. Ouvert. Exposé. De larges baies laissent entrer la lumière à flots, comme si la transparence était une vertu cardinale. Comme si l'on n'avait rien à dissimuler. Rien à craindre. Cette ostentation me met mal à l'aise. Elle sonne faux.

Chaque pas résonne sur le sol impeccablement lisse. L'espace est vaste, calculé, pensé pour impressionner. Ici, même le vide semble maîtrisé. Puis je les vois. Ma famille m'attend. Alignés avec une retenue presque cérémonielle. Droits. Impeccables. Prêts à m'accueillir, ou à m'évaluer. Je m'arrête une fraction de seconde, le cœur battant plus vite qu'il ne le devrait. J'ai franchi la frontière. Et quoi qu'il arrive désormais, il n'y aura plus de retour possible.

Ils sont assis autour d'une table basse immense, entourée de sofas immaculés, démesurés. Chacun pourrait accueillir une dizaine de personnes. Et ils sont quatre. L'espace est indécent, ridicule dans son opulence. Comme si la grandeur était une manière de mesurer le pouvoir, ou de l'affirmer.

À mon arrivée, une femme d'une cinquantaine d'années, du moins en apparence, se lève aussitôt et se précipite vers moi.

— Adèle...

Sa voix est douce, presque maternelle. Mais derrière cette douceur, je sens le calcul. L'anticipation. L'assurance d'avoir encore une emprise sur moi.

Elle est suivie d'un homme grand, cheveux poivre et sel, étrangement charmant pour son âge. Il avance avec une aisance naturelle, le genre de prestance que l'on cultive depuis toujours. Le sourire poli, la main tendue, la posture impeccable. Ils semblent ravis de me rencontrer. Moi, je reste impassible.

Comment peut-elle sourire ainsi après m'avoir arrachée à la vie que je construisais ? Comment peut-il se tenir là, tranquille, comme si tout cela était normal, comme si le mensonge, l'enlèvement, l'absence, n'étaient rien d'autre qu'une formalité regrettable ?

Je reconnais son visage. Déjà vu à la télévision, lors des meetings officiels, dans les représentations d'État. Mais je feins l'ignorance. Une précaution. Je n'ai aucune intention de leur donner le moindre avantage émotionnel.

— Je suppose que vous êtes ma génitrice ? demandai-je d'un ton glacé, délibérément sec.

Inutile de me présenter. Ils savent déjà qui je suis. Ils savent depuis toujours.

Suzanne me sourit, et s'avance pour m'enlacer. Je me fige à peine, une fraction de seconde, pour observer le rituel. Son parfum, puissant, entêtant, sent l'argent à plein nez. Sa robe, parfaitement coupée, Gucci, respire le luxe ostentatoire. Tout ici crie au luxe. Tout hurle au pouvoir. Tout crie à la domination. Et moi, je me tiens là, immobile, consciente que ce monde n'est pas fait pour moi, mais que, pour l'instant, il m'a récupérée.

L'homme aux cheveux gris s'avance à son tour et, avec une élégance calculée, baise ma main. Mon dieu... où suis-je tombée ?

Je scrute la pièce. Trop grande. Trop parfaite. Chaque détail semble avoir été choisi pour impressionner, pour imposer. La cheminée trône au centre, massive, impeccable, et au-dessus, un tableau : blason bleu, symbole évident de l'argent, de la puissance. De chaque côté, les portraits des résidents, figés dans la jeunesse, le regard sérieux et posé. Je les reconnais immédiatement. Les visages que j'avais vus dans les journaux télévisés, dans les reportages officiels, me fixent maintenant depuis la peinture, comme pour confirmer leur contrôle éternel.

Suzanne m'invite à m'asseoir sur l'un des immenses sofas. Je m'exécute, consciente que je n'ai aucun choix. Elle me tend une montagne de documents, l'air radieux. Mais je n'écoute presque rien de ses explications. Trop de découvertes me bousculent. Trop de luxe. Trop de mondes que je n'ai jamais connus. Trop de codes, trop de règles invisibles qui m'encerclent déjà.

C'est ainsi que je fais la connaissance de cette charmante famille. Je baisse les yeux vers ma nouvelle carte d'identité : Adèle De-Beaumont.

Un point positif, s'il en faut un : mon prénom n'a presque pas changé. Isabelle m'avait renommée Adèlie. Une lettre de différence. Je peux m'en accommoder. Ça aurait pu être pire. Marguerite, par exemple. Ou Cunégonde.

Après une visite interminable et une avalanche d'informations, Suzanne finit par m'accorder ce qu'elle appelle un peu de répit. Du temps pour m'acclimater, précise-t-elle. Dans ma chambre. Le mot me heurte presque. *Ma* chambre. Comme si ce lieu pouvait déjà m'appartenir.

Je m'allonge sur le lit, immense, impeccablement fait, trop parfait pour inviter au repos. Le plafond me semble trop haut, trop lisse, comme si même l'air avait été calibré. Et je repense à tout ce que les De-Beaumont viennent de m'annoncer, à cette vérité déversée sans ménagement, comme une évidence que je serais censée accepter sans broncher.

Suzanne ne travaille pas. Elle n'en a jamais eu besoin. Au sein du Noyau, c'est la norme pour toutes les femmes. Une tradition soigneusement déguisée en privilège. Autant dire que l'idée me déplaît